

L'INTERTEXTUALITÉ DANS LA PROSE DE PÉTER ESTERHÁZY ET LA RÉCEPTION DE SES ŒUVRES EN FRANCE

Dóra SCHNELLER

École Supérieure Károly Eszterházy,
Eger, Hongrie

Abstract: Péter Esterházy est depuis une vingtaine d'années l'un des représentants les plus importants de la littérature hongroise contemporaine. C'est un écrivain postmoderne, mais il a beaucoup de respects et d'attachements pour ses prédécesseurs, notamment pour Dezs Kosztolányi ou pour Géza Ottlik, donc pour les valeurs représentées par des écrivains modernistes. Il n'est pas connu seulement en Hongrie, aujourd'hui il est reconnu à l'étranger comme l'un des plus grands écrivains européens. En France la publication de son oeuvre majeur *Harmonia Caelstis* a fait naître un nombre assez important d'articles de presse, le plus souvent élogieux. Ses ouvrages sont publiés en France chez Gallimard. Un trait caractéristique très important de sa prose est l'intertextualité, c'est-à-dire le dialogue avec les grands écrivains et les grands philosophes européens. Le dialogue avec la littérature française joue un rôle important dans sa prose, en dehors de son humour, de sa sensualité et des ses connaissances encyclopédiques, ce dialogue contribue aussi à le rendre très populaire en France.

Keywords: Hungarian literature, intertextuality, dialogue, French reception

L'examen de la prose de Péter Esterházy et l'étude de la réception de ses oeuvres en France nécessitent un développement à part entière car depuis une vingtaine

d'années environ il est l'un des représentants les plus importants de la littérature hongroise.

Avec Péter Nádas et Imre Kertész il est l'un des monstres sacrés de notre littérature. En Hongrie il est considéré comme la figure la plus importante de la nouvelle prose hongroise. C'est un écrivain très novateur, il est l'un des représentants de la littérature postmoderne en Hongrie, mais en même temps c'est un écrivain qui a beaucoup de respects et d'attachements pour ses prédécesseurs, notamment pour Dezső Kosztolányi ou pour Géza Ottlik, donc pour les valeurs représentées par des écrivains modernistes. Je voudrais choisir comme objet d'étude un écrivain déterminant qui est connu non seulement en Hongrie, mais un peu partout dans le monde, par exemple en France. Sur Esterházy il existe en Hongrie une littérature assez abondante.¹ Aujourd'hui il est impossible d'imaginer en Hongrie une histoire littéraire du vingtième siècle sans un chapitre sur son oeuvre.²

En France on s'occupe de son oeuvre depuis une dizaine d'années. La publication en français de son oeuvre majeur *Harmonia caelestis* a fait naître un nombre assez important d'articles de presse et d'études que j'analyserai dans la deuxième partie de ma communication. Esterházy est

¹ La monographie la plus importante est la suivante: KULCSÁR SZABÓ, Ernő (1996): *Esterházy Péter*, Pozsony, Kalligram. Il existe deux recueils d'essais importants sur son oeuvre: BALASSA, Péter, (1988): *Diptychon*, Magvet, Budapest. BÖHM, Gábor (2003): *Másodfokon. Esterházy Péter Harmonia caelestis és Javított kiadás című műveiről*, Budapest, Kijarat.

² La plus grande entreprise littéraire des historiens littéraires hongrois depuis la transition démocratique était la rédaction d'un ouvrage de trois volumes intitulé *Les Histoires de la littérature hongroise*. Le mot histoire est au pluriel parce qu'il s'agit d'un ouvrage écrit par beaucoup d'auteurs selon beaucoup de points de vue. Le volume trois, consacré à la littérature du vingtième siècle, étudie sept romanciers contemporains. Esterházy est parmi ces sept élus, le chapitre écrit sur son oeuvre analyse son chef d'oeuvre *Harmonia caelestis*, publié en Hongrie en 2000. SZEGEDY-MASZÁK, Mihály-VERES, András (2007): *A magyar irodalom története*, Gondolat, Budapest, pp. 863-873.

peut être l'écrivain hongrois le plus apprécié par le public français et il est aujourd'hui reconnu à l'étranger comme l'un des plus grands écrivains de l'Europe. Il est abondamment traduit dans le monde entier, en France on a publié jusqu'à présent neuf ouvrages de lui. La plupart de ses oeuvres sont publiés chez Gallimard.

Avant de parler de son oeuvre, je vais brièvement présenter les dates, les tendances et les romanciers importants de la deuxième moitié du vingtième siècle parce que je crois que cette petite introduction nous aidera à acquérir des connaissances plus approfondies sur l'histoire du roman hongrois moderne et ainsi à comprendre et à situer mieux l'oeuvre d'Esterházy.

La date la plus importante dans la littérature hongroise de la deuxième moitié du vingtième siècle est l'année 1956. La révolution de 1956 constitue un moment charnière de l'histoire et de la littérature de la Hongrie contemporaine. Une grande majorité d'écrivains s'engagent dans le mouvement et réclame l'abolition de la censure et de la répression dans la vie culturelle. De nombreux journaux littéraires voient le jour en octobre et en novembre 1956. Ils seront tous interdits après l'intervention soviétique et la prise du pouvoir par János Kádár. L'Etat soviétique accepte bon gré mal gré la formation du gouvernement Nagy ; mais lorsque ce dernier décide de dénoncer le pacte de Varsovie l'armée soviétique intervient, occupe le pays et la machine répressive se met en marche. Imre Nagy et les siens sont exécutés, et de nombreux écrivains sont jetés en prison. Après avoir poursuivi une politique répressive dans les années soixante, le gouvernement de János Kádár finit par se libéraliser pour devenir « la baraque la plus gaie du camps socialiste ». Sur le plan culturel la censure s'assouplit lentement à partir des années soixante dix. Tout l'art des écrivains de l'époque est de faire passer un message critique dans leurs oeuvres sans trop éveiller le soupçon des autorités. Dans les années soixante dix les jeunes

écrivains tournent résolument le dos au réalisme pour inventer de nouvelles façons d'écrire sur le monde. L'obsession du passé (antisémitisme, stalinisme) est certes encore très présente chez ces auteurs mais sous des formes narratives nouvelles.

Miklos Mészoly, chef de file de la nouvelle prose hongroise, relate dans *Mort d'un athlète* la vie tragique d'un coureur de fond obsédé par la performance. A partir du roman *Film*, il utilise certaines techniques romanesques modernes inspirées du cinéma (téléscopage des images, flash back etc) Les thèmes récurrents de ses livres sont animés par la réflexion sur le pouvoir, la violence, la responsabilité de l'écrivain, la solitude de l'individu. György Konrád, engagé dans l'insurrection de 1956, connaît une expérience de travailleur social qui inspire son roman *Le visiteur* : ce livre proche des techniques narratives du Nouveau Roman évoque les réticences de la société à accepter le monde des handicapés, reflet de ses propres misères. Après la publication de ce roman Konrád et ses amis artistes sont surveillés par la police secrète hongroise et ils sont persécutés. Konrád quitte la Hongrie dans les années soixante dix, il vit d'abord en France avec sa famille, puis à New York et à Berlin. Il s'installe de nouveau en Hongrie après 1990.

Imre Kertész, qui a connu les camps d'extermination nazis à 15 ans, est le grand romancier de la mémoire. Son écriture froide, distanciée, peut dérouter, portant sur des sujets aussi graves que l'holocauste ou le stalinisme. Conscient de sa responsabilité d'écrivain, il pense que seule la littérature est capable d'illustrer ce que sont la servitude et la mort. Le prix Nobel de littérature lui a été décerné en 2002. Péter Nádas relate dans son roman, *Fin d'un roman de famille*, une enfance difficile dans la Hongrie stalinienne où ses parents bien que communistes, sont l'objet de persécutions. Sa notoriété lui est venue avec son roman foisonnant, *Le livre des mémoires*, qui relate trois histoires parallèles évoquant une

sorte de tableau de l'Europe centrale dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Avec la fin du communisme en 1989, le paysage éditorial a été bouleversé (multiplication des maisons d'édition) et les écrivains autrefois censurés peuvent s'exprimer librement. Par contre, les écrivains sont aujourd'hui soumis à une plus grande précarité et l'impact des publications dans la société a perdu de son importance. Aujourd'hui, la littérature revient volontiers sur le passé totalitaire de la Hongrie, mais exprime aussi un certain désenchantement devant la société actuelle où montent la violence, l'individualisme et le matérialisme cynique. Beaucoup d'écrivains contemporains dressent un tableau très critique de la société de consommation et du capitalisme sauvage. Un apport positif et bienfaisant du changement de régime est que les échanges culturels avec les pays de l'Europe occidentale sont devenus intenses, les traductions se sont multipliées. Grâce aux traductions littéraires le roman hongrois est de plus en plus connu à l'étranger. Parmi les pays occidentaux, pour des raisons historiques, c'est l'Allemagne qui s'intéresse le plus à la littérature hongroise. Berlin accorde depuis une vingtaine d'années régulièrement des bourses pour aider les artistes et les écrivains hongrois. On y organise très souvent des soirées littéraires, plusieurs écrivains hongrois se sont installés à Berlin ou ils y vont régulièrement.

En Allemagne les oeuvres de Péter Esterházy sont publiées en soixante-dix mille exemplaires et on écrit des livres sur Imre Kertész. Malheureusement nous ne pouvons pas espérer le même accueil favorable et encourageant de la part de la France, mais on peut dire que depuis une dizaine d'années les échanges culturels franco-hongrois sont devenus plus intenses et plus fructueux.

Péter Esterházy est le plus connu des écrivains hongrois contemporains. Il est le descendant de la célèbre famille d'aristocrates et de comtes Esterházy de Galántha. Après avoir suivi des études de mathématiques à l'Université

de Budapest de 1969 à 1974, il commence à prendre goût à la littérature. Ses premiers écrits sont publiés dès 1974, mais ce n'est que depuis 1978, après avoir quitté l'Institut d'Informatique du Ministère de l'Énergie, qu'il se consacre pleinement à l'écriture. Il commence sa carrière littéraire à la fin des années soixante dix en tant que membre de la génération des Péters: Péter Nádas, Péter Lengyel, Péter Hajnóczy, Péter Dobai, György Spiró. Quant à cette génération on ne peut pas parler de conscience d'union, ils sont des personnalités créatrices autonomes. On ne peut pas parler d'un mouvement ou d'une école littéraire, mais, comme dans le cas des nouveaux romanciers français, ils ont souvent des préoccupations et des objectifs communs. Comme les membres du Nouveau Roman, ils veulent renouveler le roman et rejettent le roman réaliste traditionnel. Ils utilisent des techniques narratives nouvelles. Ils veulent avant tout supprimer ou au moins diminuer le retard de la littérature hongroise. A partir du Moyen Age c'est toujours avec un retard remarquable que les tendances littéraires européennes ont été reprises par la littérature hongroise. Au cours des siècles passés la littérature hongroise était obligée de s'occuper des thèmes, des questions non littéraires. La littérature avait pour tâche principale la réflexion concernant les questions vitales de la nation, à cause de l'existence constante des pouvoirs antidémocratiques et des dictatures. Les écrivains de la génération des Péters ne sont plus des écrivains militants et engagés. Ils refusent de transmettre un message politique, idéologique ou moral. Ils s'intéressent souvent plus aux questions de formes et pas aux questions de contenus. Un autre trait caractéristique est la priorité de l'esthétique, de l'ironie, du scepticisme, et le fait qu'ils ne se considèrent pas comme des personnalités élues, exceptionnelles. Esterházy démystifie le rôle de l'écrivain, il nous montre l'écrivain comme un homme faillible et simple.

C'est pour cette raison que la narration des romans est déperie.

Dans la prose de Péter Esterházy l'humour occupe une place centrale. Selon lui, il n'est pas nécessaire de réagir à un événement poignant avec un ton tragique. Il est possible de supprimer le tragique par le rire. On peut dire que chez lui même les situations les plus tragiques ont un effet comique. Il combine le rire et le tragique. L'humour se manifeste avant tout dans le style: il s'agit d'un écrivain très ludique qui aime beaucoup les exercices de style comiques et les jeux de mots. Tout à l'heure j'ai fait allusion aux affinités qui lient la génération des Péters avec les nouveaux romanciers. A propos de Péter Esterházy on peut établir à mon avis un autre parallèle avec la littérature française. A cause de son caractère comique et ludique la prose d'Esterházy est parfois très proche de la prose de ceratins oulipiens, notamment de Raymond Queneau et d'Italo Calvino. Les critiques français ont égelement découvert cette similitude et ils disent souvent de l'écrivain hongrois qu'il est oulipien d'esprit. Chez Esterházy l'intrigue des romans se transforme: on peut raconter l'action en quelques phrases, l'action s'émiette. La linéarité, la finalité disparaissent, la causalité est reléguée au second plan. L'écrivain suggère qu'il est désormais impossible de voir le monde en unité. La narration linéaire des romans traditionnels du dix-neuvième siècle qui exprimait que le monde était ordonné et explicable n'existe plus. Chez Esterházy, comme chez les écrivains du Nouveau Roman, on peut souvent parler des variations sur le même thème. L'intrigue se répète avec des digressions. Ainsi la narration se rapproche plus des règles musicales de la fugue comme dans les *Faux-monnayeurs* de Gide et comme chez Alain Robbe-Grillet. La notion de temps change également. Le temps de ses romans est discontinu, très souvent on ne connaît pas la date où nous sommes. Ce qui est important du point de vue du déroulement de l'action, ce n'est plus le « quand » mais le

« comment ». L'espace est en train de devenir de plus en plus subjectif, l'espace du moi est plus important que celui du général, du collectif. Le moi se trouve au centre d'intérêt du roman postmoderne. La narration est caractérisée par la variété et la diversité. Le narrateur omniscient du roman classique disparaît, à sa place on voit un narrateur qui ne sait pas tout, qui ne voit pas tout et qui ne peut pas se mettre à la place des personnages. Un dernier point commun entre Esterházy et les nouveaux romanciers est la remise en question de la notion traditionnelle du personnage. Les personnages de l'écrivain hongrois ne sont plus des héros individualisés, et l'écrivain refuse la psychologie. Il pense comme Robbe-Grillet que le romancier moderne ne peut plus être un créateur de personnages. Les célèbres propos de l'écrivain français sont acceptés par la nouvelle génération des Péters également: *« ...mais il est certain que l'époque actuelle est plutôt celle du numéro matricule. Le destin du monde a cessé, pour nous, de s'identifier à l'ascension ou à la chute de quelques hommes, de quelques familles. Le monde lui-même n'est plus cette propriété privée, héréditaire et monnayable, cette sorte de proie, qu'il s'agissait moins de connaître que de conquérir. »*³

Pour Esterhazy la langue n'est pas seulement un outil pour exprimer une vision du monde ; mais elle est la matière de la littérature. Il tente de changer les codes du langage, notre conception concernant la langue. L'écriture devient le thème principal de l'oeuvre d'art, du roman. C'est ainsi que les jeux linguistiques se multiplient. Le pouvoir politique et la littérature des années cinquante et soixante ont déformé la langue qui était plein de clichés, de stéréotypes, de lieux communs. Esterhazy transforme radicalement cette langue qui n'exprime plus rien. L'intertextualité est peut être le trait

³ ROBBE-GRILLET, Alain (1963): *Pour un nouveau roman*; Paris, Editions de Minuit.

caractéristique le plus spécial et le plus intéressant de sa prose. On peut dire que c'est son label. On parle de l'intertextualité quand l'auteur utilise des citations d'autres auteurs. Il peut utiliser des citations précises ; mais il peut aussi déformer et changer les citations. La citation élargit l'horizon de l'oeuvre littéraire, c'est aussi une sorte de renforcement, un témoignage. Citer cela veut dire inventer un mot, une phrase qui a une signification symbolique. Souvent le sens secondaire peut être plus fort que le sens primaire. La citation peut aider à réaliser le dialogue entre les textes et les créateurs. Les textes d'Esterhazy se rattachent avec beaucoup de fils aux autres textes, ils deviennent donc des textes ouverts et c'est le lecteur qui doit rétablir l'ordre. Chez lui la citation peut être utilisée dans le même sens ou dans le sens opposé. La citation est l'un des outils de son style, un élément très important de la composition. La postmodernité reconnaît qu'il est impossible de sortir de l'intertextualité. Au lieu de raconter une histoire, l'écrivain postmoderne crée une métalittérature: le texte parle de la naissance de soi-même. La postmodernité ne peut plus considérer la conscience du créateur comme *tabula rasa*: les lectures, les souvenirs de lecture, laissent des traces dans l'âme et la conscience de l'écrivain. Le traitement du texte métonimique fondé sur la causalité est remplacé par la formation du sens métaphorique. Les métaphores et les symboles dominent les textes. Les symboles souvent équivoques exigent de l'activité de la part du lecteur : lire ce n'est plus une sorte de repos et de divertissement, mais un travail qui réclame qu'on fasse des efforts. L'historien littéraire hongrois Mihály Szegedy-Maszák, grand spécialiste de la littérature hongroise contemporaine, dit dans une étude sur *l'Introduction aux belles lettres* d'Esterházy que l'intertextualité est un phénomène typiquement postmoderne, mais il souligne dans un bref aperçu historique sur les citations qu'il faut savoir que ce n'est pas du tout une invention moderne. Le renouveau du culte des citations et des

pastiches a eu lieu dans la première moitié du vingtième siècle, pensons à Proust, à Joyce, à Pound ou à Borges. Il y a donc une tradition des citations, même si le culte le plus fervent de l'intertextualité était la fin du siècle passé. Chez l'écrivain hongrois l'intertextualité a plusieurs rôles selon Szegedy-Maszák. D'un côté, l'écrivain attire l'attention sur le fait que l'art n'est jamais une activité individuelle, l'écriture est toujours une sorte de « *bricolage* », « *un patchwork* ». D'un autre côté, Esterházy donne toujours un sens métaphorique aux citations et ainsi il crée un lien étroit entre deux textes, autrement dit la citation revalorise et en même temps elle instaure un débat avec les traditions. Un autre trait spécial de la prose de l'écrivain c'est qu'il ne crée pas seulement des liens entre son texte et un autre, mais il crée également des dialogues entre des textes étrangers. En plus pour le citer cela veut dire très souvent exprimer son attachement envers certaines traditions de la culture hongroise et européenne.⁴

Pour faire connaître mieux la prose de l'écrivain hongrois je parlerai maintenant de quelques ouvrages et j'aborderai aussi les problèmes liés aux traductions de ses oeuvres et la question de la réception française de ses romans. Je parlerai d'abord du premier roman d'Esterhazy paru en France sous le titre *Indirect*. Ce texte a été publié chez l'édition Souffles en 1988. Ses autres ouvrages sont publiés chez Gallimard, qui est une maison d'édition beaucoup plus connue que Souffles, par conséquent les ouvrages plus récents de l'écrivain sont publiés en plusieurs exemplaires et plusieurs articles de presse existent sur ces livres.

La grande nouveauté formelle de l'*Indirect* est que le livre est composé d'une seule phrase, naturellement très longue. Mettre les idées dans une seule phrase, cela entraîne

⁴ SZEGEDY-MASZÁK, Mihály (1988): „Bevezetés a szépirodalomba”, dans P. Balassa: *Diptychon*, Budapest, Magvet , pp. 112-120.

des changements de structure: le texte devient plus compact, plus difficile à comprendre et à lire. L'évocation du passé ne peut pas être continue, le texte est décomposé en fragments comme un mosaïque. Grâce aux changements de temps, aux interruptions, le texte se brise en morceaux. La narration est toujours très particulière dans la prose d'Esterhazy, qui brouille dans ce roman les pistes et mène le lecteur dans le monde des différents niveaux de langue, change le temps à l'aide du style, du ton et crée une structure compliquée. Le mode de la narration et les citations redonnent l'image fidèle de l'époque. L'écrivain postmoderne n'est plus capable d'écrire simplement les rapports, il n'est plus capable de raconter des histoires. Le monde est fragmentaire et l'écrivain veut assembler les fragments par une méthode particulière.

L'auteur de *l'Indirect* veut raconter l'été dernier de l'adolescence de K. Il dépeint la dernière étape de l'enfance heureuse, les problèmes du passage à l'âge adulte. La période où l'intérêt individuel démêle avec l'intérêt commun passe au premier plan. L'écrivain s'intéresse donc aux processus d'âme de la crise de l'adolescence. Ce sont les secrets, les sentiments incertains, les amours d'adolescence et l'incertitude qui constituent les thèmes principaux du roman. On voit une histoire, une intrigue traditionnelle, très souvent décrite dans la littérature européenne. Mais l'approche de l'écrivain n'est pas traditionnelle: l'écrivain aborde la question de l'adolescence avec franchise, ce qui a contribué au succès du livre en Hongrie et en France. Au centre du récit se trouve K, le protagoniste narrateur. Au beau milieu de la nuit K ne peut pas dormir, il se lève et raconte l'histoire d'un été à sa femme. Ce début et le nom K font une allusion directe au poème célèbre de Dezső Kosztolányi, intitulé *Ivresse à l'aube*. K peut être le sosie de Kosztolányi, si l'on considère la ressemblance des deux situations. Mais la situation de base évoque aussi d'autres romans et d'autres personnages hongrois. La technique de narration rappelle *Ecole à la*

frontière de Géza Ottlik, l'évocation du thème de l'adolescence rappelle *La mort d'un athlète* de Miklós Mészöly. Le protagoniste du livre de Kafka, intitulé *Le Château*, est aussi K, et il y a dans le livre beaucoup d'allusions à ce roman. L'initiale du nom du protagoniste d'un roman de Thomas Bernhard (*La plâtrière*), est également K, Konrad, et il est souvent cité dans le texte. On voit que l'auteur veut attacher le lecteur aux éléments déjà créés et vivants de la littérature européenne.

Indirect est peut être le roman le plus postmoderne de l'écrivain hongrois. C'est le livre qui contient le plus de citations indiquées et non indiquées. C'est le récit qui exploite le mieux les possibilités de la technique d'intertextualité. Les citations et les allusions à la littérature hongroise rendent plus difficile la compréhension du texte pour les lecteurs français. Le poème de Kosztolanyi, qui occupe une position clé dans tout le texte, empêche le lecteur étranger de voir en profondeur la structure du récit. La plupart des citations viennent de Kosztolányi et d'Ottlik. Leurs oeuvres sont traduites en français, mais il n'est pas sûr que tous les lecteurs français s'occupent de la littérature contemporaine hongroise. Esterházy est un grand admirateur de la prose de Géza Ottlik et il n'est pas sans intérêt de noter son effort monumental, à savoir qu'il a copié *Ecole à la frontière* sur un papier 57x77. C'est ainsi qu'il voulait rendre hommage au maître, tout en créant un tableau, un nouvel espace. C'est une certaine réinterprétation. La reproduction n'est pas faite pour la lecture. Le texte s'est transformé en une tapisserie. Le fait d'écrire est plus important que son profit pratique. Les autres citations de l'*Indirect* sont issues de Peter Handke, d'Alain Fournier, d'Albert Camus, de Thomas Bernhard et de Nietzsche. Les citations de ces écrivains sont probablement identifiables pour beaucoup de lecteurs.

Les traducteurs des romans de l'écrivain hongrois sont Agnes Járfás, Ibolya Virág, Agnes Kahane, Clara Hermann,

Joëlle Dufeuilly, Ghislain Ripault. C'est surtout Agnes Járzás qui prend part à la naissance des traductions. La traduction littéraire des textes d'Esterházy est particulièrement difficile à cause des jeux de mots et à cause des mots et des expressions qui concernent la réalité hongroise. Sans connaître l'histoire et la littérature hongroise il est impossible de s'attaquer à la traduction et à la lecture de ses oeuvres. Je vous donne deux exemples où la traduction à la fois précise et comique des jeux de mots est presque impossible. Par exemple l'écrivain tourne en dérision le titre du livre d'Alain Fournier qu'il aime beaucoup par ailleurs. *Le Grand Meaulnes* est le titre français. Le protagoniste s'appelle Meaulnes dont le nom déclenche le jeu de mots: le mot français évoque le mot hongrois Málnás. L'expression originale: « élément a nagy málnás » est traduite de la manière suivante « la propriété inconnue est vide » le titre hongrois exige cette traduction. L'allusion est compréhensible; mais il aurait fallu mettre dans le livre une note explicative pour que le jeu de mots soit compréhensible aux lecteurs français. Esterházy se réfère deux fois à « Nous devons imaginer Sisyphus heureux » de Camus, mais il tourne le nom à l'inverse et au lieu d'écrire Camus, il écrit Sumak. Le jeu avec le nom est visible ; mais l'essentiel n'est pas compréhensible aux lecteurs français. L'écrivain joue avec les mots de nouveau. Le nom *Sumac* reflète le mot hongrois *sumak* qui veut dire *tricheur*. En plus il emploie le mot hongrois *kamuzik* concordant avec le nom de camus. Les traducteurs ont trouvé la solution suivante : « Il fait son Camus », ce qui ne fait que suggérer quelque chose du texte hongrois. Malgré ces petites fautes de traduction l'*Indirect* était bien accueilli par le public français. En France on a surtout apprécié son humour et sa sincérité. La complexité et la particularité de la narration ont également contribué au succès du livre. Je cite un petit passage de l'éditeur français : « *Indirect est un roman des multiples apprentissages ; narrée d'une seule phrase, fertile en incrustations de tous genres,*

*c'est l'histoire illimitée d'une conscience en mouvement ; passage de l'enfance de l'art aux amours de jeunesse que le narrateur, ce malin, fait raconter par son double principal, K. A sa femme pendant une nuit d'insomnie, passage aux actes, plus ou moins réussi, plus ou moins manqué, de l'âge adulte lorsque l'innocence n'est plus de mise dans le jeu inextricable du monde ; vient alors le moment du grand dérèglement des comptes auquel font cortège Kosztolányi, Csáth, Kafka, Bernhard, Céline ou Rabelais... ».*⁵

Le roman le plus important de l'écrivain hongrois, *Harmonia Caelestis*, a été publié en France en 2001, un an après la publication hongroise. Le livre a été traduit par Agnes Járfás et Joëlle Dufeuilly. Le roman est à la fois le meilleur de ses livres et la symphonie orchestrée de ceux qui l'ont précédé. Avec *Le livre des mémoires* de son ami Peter Nádas c'est l'autre grand livre de la littérature hongroise contemporaine. D'ailleurs c'est aussi à sa manière (fantasque, trouée et douée en mentir-vrai) le livre des mémoires des siens que vient d'écrire le dernier rejeton de la famille. Comme j'ai déjà mentionné, l'écrivain est le descendant d'une famille aristocrate très connue en Hongrie. Son nom de famille est un nom mythique. Ce nom symbolise un rêve hongrois « celui du riche jetant l'argent par les fenêtres ». Un nom mythique donc qui est associé dans l'imaginaire magyar à des châteaux, à des parcs, à des domaines vastes. Bref, toute une féerie d'ancien régime. Le nom Esterhazy se confond avec l'histoire de la Hongrie comme aucun nom de l'histoire de la France. Rien étonnant à ce que le régime communiste ait pris grand soin d'en effacer les traces, changeant ainsi Esterháza, la plus célèbre des demeures familiales en Fert d. Le grand-père de l'écrivain avait été Premier ministre du pays, l'ancêtre des ancêtres Miklós était vice-roi de Hongrie en 1625 et chevalier

⁵ ESTERHÁZY, Péter (1988): *Indirect*, Paris, Souffles, propos de l'éditeur sur le dos du livre.

de la Toison d'or, son fils Pál, un grand bâtisseur et aussi un auteur et compositeur, l'une de ses oeuvres a justement pour titre *Harmonia Caelestis*, à un autre Miklós, le frère de Pál, on doit Esterháza, « le Versailles hongrois », aux 126 pièces où Haydn était maître de chapelle durant 24 ans etc. En 1945 les communistes ont confisqué les châteaux et les 130 mille hectares. Au début des années cinquante, les parents de Péter étaient exilés à la campagne. Toute cette histoire traverse ce livre d'histoires où serpente l'histoire de la Hongrie. Mais en réalité ce n'est pas un livre d'histoire, pas même un classique roman familial. C'est mieux que cela: le livre qu'un fils adresse, inflige, paie (comme un dû) à son père, aux pères de son père, les brassant tous dans l'unique et forcément terrible figure du père pour solde de tout comte et de tous comptes. Un livre des pères. Un pèse père. Le livre se divise en deux. Le premier livre a pour titre *Phrases numérotés de la famille Esterházy*. Le nom de tel ou tel Esterházy n'apparaît pas, ce nom de famille est comme frappé d'interdit, tous devient mon père. Esterhazy dit dans une interview : « *Je n'ai jamais voulu dire quelque chose sur la famille au dix-septième siècle. J'ai peut être voulu dire quelque chose sur mon père. Mon père est plus important que de savoir s'il a vécu maintenant ou au dix-septième siècle car mon père a été défini par l'écriture. Ce fut une décision très importante et une idée toute simple : changer le sujet de la phrase et y glisser à la place mon père. Je devais formuler toutes les histoires comme les histoires de mon père. Dès lors j'ai tout vu à travers le regard de mon père. Pendant un an et demi, j'ai écrit en état d'ivresse. Si je dis Peter est un salaud, même si je connais la personne, c'est une observation qui ne nous émeut pas particulièrement. Mais si je dis mon père est un salaud, on est interloqué. On n'a pas le droit de toucher au père. C'est une loi fondamentale de notre civilisation. Et, dans cette première partie, j'y touche en permanence. Plusieurs textes en deviennent scandaleux. Je n'aurais pas osé les écrire. Mais*

invertir les mots, ça je sais le faire, mon courage s'est limité à mettre un mot à la place d'un autre. »⁶

La déclinaison des ancêtres en un seul *mon père* accouche d'une force narrative peu commune. Tout cela est écrit avec un humour constant qui ne surprend pas les lecteurs de l'écrivain.

Le livre deux, qui a pour titre *Confessions d'une famille Esterházy*, est plus linéaire. Péter Esterházy nous livre dans ce deuxième livre une extraordinaire vision de sa famille aristocratique, dérivant et godillant dans le monde communiste, reléguée à la campagne et cultivant des patates. Non sous un mode réaliste ou vériste mais dans une traversée fantastique et fantasmagorique de haut lignage à travers la figure centrale mais aucunement unique du père, le premier à être né sans rang, et des rapports avec son fils aîné Peter qu'il appelle Pierrot les soirs où il rentre bourré. Délation, humiliation, antisémitisme, tout passe dans cette traversée, jusqu'au final où le père rejoignant le fils écrit, tout comme lui, à moins que cela ne soit l'inverse, tape des mots, encore des mots : « *Plutôt que le bruit sans âme de la machine, c'était un râle, un sanglot étouffé et une supplication qui imprégnaient toute la création ; c'est sur cette voix que s'achève la vie de mon père, sur cette voix tonitruante, horriblement gâchée, commue, effrayante, faussement implorante, sur cette impuissance, cette unicité et cette plénitude. »⁷* Cette voix qui est tout autant ; et pour cause, celle de Péter Esterházy, lequel aura mis neuf ans à écrire ce livre au rebours de toute plate confession.

En Hongrie et en France le livre a été accueilli d'une manière très chaleureuse et avec beaucoup d'enthousiasme et d'admiration. Tous les critiques pensent que c'est jusqu'à présent le meilleur livre de l'écrivain, un ouvrage de maturité.

⁶ THIBAUDAT, Jean-Pierre: „La lettre aux pères”, *La Libération*, le 10 janvier 2002:

⁷ ESTERHÁZY, Péter (2001): *Harmonia caelestis*, Paris, Gallimard.

Les critiques français apprécient avant tout le deuxième livre, où Esterházy peint l'époque du stalinisme, de la révolution de 1956 et du régime Kádár. Tous les historiens littéraires soulignent la narration particulière du roman et l'humour de l'écrivain. Angelo Rinaldo écrit par exemple les propos suivants dans *Le Nouvel observateur* dans son article intitulé *Un comte à découvert* : « *Le second volet où ci-devant décrit son réajustement au monde, et les mésaventures des siens depuis la prise de pouvoir de Béla Kun en 1919, est sans diminution du brio, plus touchant parce que, de bout en bout, autobiographique, dominé par la figure des parents. Outre celle d'une grand-mère qui, s'il vous plaît correspondait en latin avec Pie XII. On y voit mieux la somme d'une expérience à la fois vaste et profonde, le travail d'une intelligence qui n'est pas donnée à tous les auteurs, l'opération d'un esprit tout ensemble créateur et critique, les surprises d'une culture aussi ramifiée que l'arbre généalogique de l'auteur qui, par parenthèse ne cède jamais à la rancoeur.* »⁸ Alain Favarger souligne dans le journal suisse *La Liberté* que le livre n'est pas seulement historique mais philosophique flirtant avec l'intime et la psychologie des profondeurs : « *Le projet est presque proustien, habile en tout cas à recréer l'atmosphère tour-à-tour insouciant et inquiète de l'enfance. Domine ici la figure de la mère, une femme à la délicatesse innée, l'initiatrice de tant de découvertes, voyant dans la beauté la preuve de l'existence de Dieu. Le portrait du père paraît plus lié au côté sombre de la vie, aux angoisses et aux doutes identitaires : Est-ce que nous sommes les enfants de l'amour ? Comme dans cet autre très beau passage, où, assistant à la mort de son grand-père, l'enfant se met à avoir peur pour la propre vie de son père.* »⁹

⁸ RINALDI, Angelo : « Un comte à découvert », *Le Nouvel observateur*, le 10 janvier 2002.

⁹ FAVERGER, Alain: „Peter Esterhazy recompose le puzzle d'une dynastie d'aristocrates hongrois", *La liberté*, le 22 décembre 2001.

Le critique Jean-Maurice de Montrémy résume ainsi la carrière de l'écrivain et son dernier roman : « *De lui, six livres ont été déjà publiés depuis 1988. On y trouvait – avec des inégalités – le même alliage de jeu et de puissance, non sans quelques trucs parfois agaçants. D'une ceratine façon Harmonia Caelestis annule et remplace les précédents. Si le premier volet peut par moments faire craindre d'être bavard, il s'impose toutefois rapidement au lecteur. Et l'arrivée dans le second volet en devient éblouissante. Tous deux sont inséparables. Ils embrassent dans leur structure un monde éclaté auquel ils redonnent un sens. On voit ainsi naître une forme neuve, et superbe du roman européen.* »¹⁰

Nous pouvons voir que dans l'ensemble le livre a reçu un accueil très favorable dans les pays francophones, surtout en France et en Suisse. Les critiques étrangers s'intéressent beaucoup plus à l'histoire familiale et à l'histoire de la Hongrie. C'est tout à fait naturel car il faut présenter brièvement l'histoire hongroise au public français. Mais la plupart des journalistes ont compris qu'il ne s'agissait pas seulement d'un pastiche de roman familial, mais d'un chef d'oeuvre de la littérature européenne : « *A une époque où la littérature frise l'anorexie, il fallait oser lancer une telle brique sur les vitrines de nos libraires.* »¹¹ On peut conclure qu'avec son chef d'oeuvre *Harmonia caelestis* Péter Esterházy est devenu un écrivain connu par le public français, l'ambassadeur de la littérature hongroise en France.

Bibliographie

- ESTERHÁZY, Péter (1988): *Indirect*, Paris, Souffles
ESTERHÁZY, Péter (2001): *Harmonia Caelestis*, Paris, Gallimard

¹⁰ MONTREMY, Jean-Maurice: „La symphonie d'Ester”, *Avantcritique*, février 2002.

¹¹ VUST, Elisabeth: „Le prince des lettres hongroises”, *Le Temps*, le 15 janvier 2002.

- KULCSÁR SZABÓ, Ern (1996): *Esterházy Péter*, Pozsony, Kalligram
- BÖHM, Gábor (2003): *Másodfokon. Esterházy Péter* Harmonia caelestis és Javított kiadás cím m veir l, Budapest, Kijárat
- BALASSA, Péter (1988): *Diptychon*, Budapest, Magvet
- SZEGEDY-MASZÁK, Mihály - VERES, András (2007): *A magyar irodalom története*, volume III, Budapest, Gondolat
- ROBBE-GRILLET, Alain (1963): *Pour un nouveau roman*, Paris, Éditions de Minuit
- COMPAGNON, Antoine (1979): *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil
- FAVERGER, Alain (2001): „Péter Esterházy recompose le puzzle d’une dynastie d’aristocrates hongrois”, *La Liberté*, le 22 décembre 2001
- MONTREMY, Jean-Maurice (2002): „La symphonie d’Ester”, *Avantcritique*, février 2002
- RINALDI, Angelo (2002): „Un comte à découvert”, *Le Nouvel Observateur*, le 10 janvier 2002
- THIBAUDAT, Jean-Pierre (2002) „La lettre aux pères”, *La Libération*, le 10 janvier 2002
- VUST, Elisabeth (2002): „Le prince des lettres hongroises”, *Le Temps*, le 15 janvier 2002